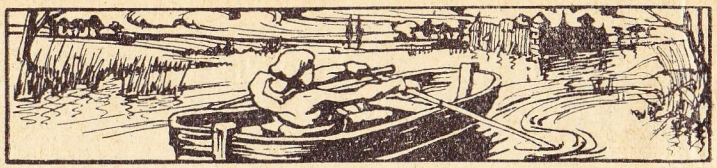


X

Surprise !

DANS l'âtre du corps de garde au Louvre les flammes dansaient et chantaient gaiement de vieilles ballades, de vieilles chansons du temps passé.

Pendant longtemps Melchior Blanc avait écouté ces voix mystérieuses et, comme toujours, il avait songé au village natal, jusqu'à ce que ses paupières se fermèrent et qu'un rêve le transporta dans un grand bois inpénétrable habité par des brigands et des animaux féroces.

Dans son rêve il en vint aux prises avec les brigands et il avait déjà fendu la tête à une

dizaine de ceux-ci, quand un des soldats lui toucha l'épaule.

— Sergent, dit-il, il y a dehors un religieux qui demande à vous parler.

Melchior Blanc, continuant son rêve et croyant que le danger devenait plus menaçant encore, bondit sur les jambes et, tirant son épée, il s'écria :

— Approchez donc, si vous ne tenez plus à la vie !

— Sergent, reprit le soldat, réveillez-vous ; quelqu'un demande à vous causer.

Alors Melchior se frotta les yeux, s'étira les bras et dit en baillant :

— Ah, mes enfants... en voilà des rêves !... J'en tenais précisément encore quelques-uns en respect au moyen de mon épée, quand j'ai été réveillé. Voyons, qu'y a-t-il ?

— Sergent, répéta le soldat, un religieux désire vous parler.

— Un religieux... à moi ?... et à cette heure ?... Et où est-il votre religieux ?

— Il se trouve dehors et comme il dit vouloir causer à vous seul, il a refusé d'entrer ici.

Peu à peu Melchior avait retrouvé sa présence d'esprit.

— C'est bien, dit-il ; j'y vais.

A la lueur d'une lanterne, suspendue à l'entr du corps de garde, le sergent vit un moine, do le visage était caché complètement par un capuchon, mais qui devait être jeune encore à en juger par la taille droite et élancée.

— Vous désirez me parler, mon révérend ? dit Melchior.

Le moine répondit d'un hochement de tête et le sergent voulut le conduire dans le cercle de lumière tracé par la lanterne, afin de voir le visage du visiteur, mais celui-ci ne paraissait pas être trop disposé à se faire voir, car d'un geste de la main il indiqua à Melchior les jardins du palais.

— Entendons-nous, mon père, dit le sergent. A cette époque nous voyons tant de drôles de gens endosser la bure et se faire passer pour religieux, que je voudrais bien savoir à qui j'ai affaire.

Mais le moine saisit le sergent par le bras et l'entraînant vers les jardins il lui dit à voix basse :

— Silence ; suivez-moi et ne craignez rien.

Melchior étonné suivit machinalement le mystérieux religieux.

— Mais qui êtes vous donc, dit-il, vous qui paraissez connaître le palais, mais qui êtes si avare de vos paroles comme si elles valaient de l'or ?... Je veux être changé en éléphant...

Il n'acheva point car le moine venait de rejeter son capuchon et à la lueur argentée de la lune qui se montra en ce moment entre deux nuages, Melchior reconnut le mystérieux visiteur.

— Messire Charles Labrosse... balbutia-t-il.

— Soyons prudent, murmura le jeune homme qui, par mesure de précaution, avait relevé de nouveau son capuchon. Melchior, comptez-vous toujours parmi les fidèles de la reine ?

Venant de toute autre personne, Melchior Blanc aurait trouvé blessante une telle question ; mais il adorait Charles Labrosse et devant le bonheur de le revoir, il ne la releva pas.

— Ainsi vous vivez encore, dit-il avec émotion. Nous avons cru qu'il vous était arrivé malheur... Et le duc Jean ?

Charles avait prévu la question, mais il voulait, avant toutes choses, sauver son père.

Il inventa donc une fable qu'il servit au sergent : En route pour le Brabant, il avait été attaqué par des voleurs de grand chemin, qui l'avaient dépouillé

de son argent et l'avaient retenu comme prisonnier. Il avait réussi à s'évader et il revenait maintenant pour prendre un cheval et se remettre immédiatement en route.

— Mon rêve, mon rêve, murmura Melchior. Je veux être changé en éléphant si je n'ai pas rêvé ce que vous venez de me raconter. Vous pouvez reprendre le chemin du Brabant, messire Charles, et il est absolument nécessaire que vous le fassiez, mais vous ne partirez plus seul. Je vous accompagne et le premier qui touche, ne fût-ce qu'à un de vos cheveux...

Charles sourit à la vue de la sincérité du sergent et il lui promit de réfléchir à son offre.

Il demanda alors à Melchior de vouloir le mettre au courant de ce qui s'était passé pendant son absence et, tandis que le sergent conduisait le jeune homme à un banc, il lui demanda s'il ne craignait pas le froid.

Charles lui ayant répondu que le froid était le cadet de ses soucis, Melchior commença par lui dire que le ministre avait été emprisonné par ordre du roi, mais que la Chambre des nobles était intervenue et qu'il était surveillé maintenant dans son appartement du Louvre, en attendant sa

comparution devant la cour de justice en même temps que la reine.

Cette nouvelle affecta profondément le jeune homme, mais il résolut de mettre tout en œuvre pour sauver son père.

Melchior lui fit connaître aussi la divergence d'opinion qui règnait parmi les nobles dont la majorité paraissait être hostile à la reine ; puis il lui raconta le changement qui s'était opéré dans l'attitude du roi.

Enfin le sergent parla de la tristesse et de la grande inquiétude de Blanche ; il lui dit encore que la cour de justice, devant laquelle devaient comparaître la reine et Labrosse, était composée et qu'elle ferait connaître sa sentence dans les quatre jours.

Charles n'apprit pas sans inquiétude la composition de cette cour de justice. Tout dépendait des dispositions de celle-ci et son inquiétude grandit encore en apprenant qu'il n'y avait plus à compter sur la majorité de la noblesse.

— Mais pourquoi le roi a-t-il donc consenti à s'en remettre au jugement de la cour de justice ? demanda Charles. Pourquoi, s'il a pardonné à la

reine, ne l'a-t-il pas fait rentrer au palais, plutôt que d'attendre la sentence de cette cour ?

— C'est ce que je m'étais dit aussi, répondit Melchior, mais Breno m'a donné le clef du mystère. C'est la reine elle-même qui a refusé de reprendre sa place sur le trône de France par la seule grâce du roi. Elle veut reprendre sa place la tête haute si on la désire encore pour reine et c'est pourquoi elle veut se soumettre au jugement de la cour de justice qui décidera de son sort.

Charles Labrosse, quoique très jeune encore, avait cependant assez d'expérience pour ne pas s'inquiéter d'un tel arrangement.

— Tout ceci me fournit encore une preuve de la grandeur d'âme de la reine, dit-il. Qui donc prouvera sa culpabilité ?... Personne. Et qui prouvera son innocence ?... Personne encore, hélas !... Qu'arrivera-t-il alors ? Je suis convaincu de plus en plus qu'il faut que je parte pour le Brabant pour mettre le duc Jean au courant de ce qui se passe ici. C'est la seule planche de salut qui nous reste.

— C'est aussi mon humble avis, répondit Melchior.

— C'est pourquoi je me suis adressé en premier lieu à vous, poursuivit Charles. Voulez-vous me seconder ?

— C'est une question superflue, messire Charles, répondit le sergent. Ce n'est que si vous exigiez le sacrifice de ma vie que je demanderais à réfléchir et encore la réflexion ne serait pas longue.

— Eh bien, dit Charles, je vais rester ici sur ce banc. Dans la chambre que j'occupe au palais vous trouverez, sur la table, la clef de ma garde-robe. Vous y prendrez des vêtements convenables pour être portés sous cette bure que j'ai obtenue quand, épuisé de fatigue, j'ai demandé l'hospitalité à l'abbaye de Le Prelle. Je me suis fait passer pour un gentilhomme qui s'était égaré et j'ai promis de rapporter le plus tôt possible cette bure qui appartient au frère qui fait l'office de portier. Dès que je serai en possession de mes propres vêtements, j'agirai. Je garderai la bure jusqu'à ce que j'aurai la ville derrière moi. Alors j'enfourcherai un cheval et je ne prendrai de repos que quand je serai à Bruxelles.

Melchior voulut se lever, mais Charles le retint.

— Prévenez d'abord mademoiselle Blanche, dit-il,

et annoncez lui que je l'attends ici dans le jardin.

Le cœur battant d'émotion il attendit la venue de celle qu'il aimait encore davantage après son absence et les larmes jaillirent des yeux des deux jeunes gens quand ils se retrouvèrent ensemble.

Blanche surtout avait de la peine à réprimer sa joie après les nombreux jours passés dans l'inquiétude, ballottée, comme elle l'était, entre l'espoir et la crainte et désespérant à la fin du retour du bien-aimé.

Charles pouvait oublier maintenant les mauvais jours passés, mais il n'oubliait cependant ni Regino, ni Basile, qui soupiraient encore au bourg de La Roche.

Après avoir pris congé de Blanche il se dirigea vers les appartements où son père était retenu prisonnier, mais dès qu'il y mit les pieds, il fut pris de compassion.

C'était donc là le puissant baron Pierre Labrosse, le ministre et le conseiller du roi, devant lequel se courbaient les plus puissants. Il était brisé maintenant au moral et au physique ; il avait vieilli et maigri car son orgueil avait été abaissé.

Le vieux Labrosse se saisit à l'entrée du moine

et, fasciné par le regard de celui-ci, il resta cloué sur sa chaise.

— Qui êtes-vous, mon révérend ? demanda-t-il lentement.

Le jeune homme ne répondit pas immédiatement, afin d'éviter une trop grande émotion à son père. Enfin il lui dit :

— Rassurez-vous ; c'est un ami qui vient à vous.

Labrosse se mit à trembler en entendant ces mots prononcés d'une voix presque chuchotante.

— Qui êtes-vous donc ? s'écria-t-il. Etes-vous un être humain ou un fantôme venu ici pour m'effrayer ?

— Je vous ai déjà dit que vous pouviez vous rassurer, poursuivit le jeune homme. Je ne vous veux aucun mal. Il faut pardonner et oublier beaucoup dans la vie, mon père.

Le vieux Labrosse paraissait ne pas pouvoir surmonter son trouble, car il osait à peine lever les yeux et semblait vouloir fuir devant l'apparition.

Alors Charles rejeta son capuchon et, s'avançant vers son père, il lui dit :

— Mon père, il est très pénible pour moi de

devoir vous retrouver dans une telle situation. Les chemins que nous suivons sont différents et je crois qu'il est préférable que nous ne nous rencontrions plus. J'éprouverai toujours du regret pour ce que vous avez fait, mais jamais je ne saurais songer à la vengeance. Si je suis venu ici, ce n'est pas pour me réjouir de votre chute, croyez le bien, mais pour réclamer de vous un acte de justice, non pour moi, mais pour deux personnes dont la vie est peut-être en danger par le fait de mon évasion.

— Qu'exigez-vous donc ? demanda Labrosse.

— Au bourg de La Roche votre chute est encore ignorée, poursuivit Charles. Je réclame de vous un écrit pour le châtelain de La Roche, dans lequel vous dites avoir connaissance de l'évasion de votre fils, mais que vous désirez que pour le moment le geôlier Regino et notre vieux Basile ne soient pas inquiétés.

Le ministre réfléchit pendant quelques instants, puis il dit d'une voix ferme :

— Jamais.

— Jamais, dites-vous ?...

— Oui, jamais !

Charles fit quelques pas dans la pièce, puis

se tournant de nouveau vers son père, il lui dit tristement :

— Je comprends que vous comptiez une fois de plus sur mon amour filial et sur ma soumission, mon père, mais je dois vous dire que cette fois je suis décidé à agir, non seulement parce que le devoir me l'impose, mais aussi parce que je dois sauver deux personnes qui ont risqué la vie pour moi. Mon père, vous me remettrez l'écrit que je vous réclame, sinon j'agirai.

— Vous agirez ?

— Oui, mon père, puisque vous le voulez absolument.

— Et que ferez-vous ?

— O, mon père, coupons court à cette scène. Ne voyez-vous donc pas que je n'ai qu'à parler pour vous faire punir sévèrement du chef d'incarcération arbitraire ?

— Vous voulez donc la perte complète pour moi?

— Hélas, mon père, c'est vous-même qui paraissez la chercher.

Alors Labrosse se redressa fièrement. L'ancienne énergie paraissait lui être revenue et d'une voix ferme et décidée il répondit à son fils :

— Comme tous ceux de votre faction, vous

vous réjouissez trop tôt de mon malheur. Ils m'ont attaché et muselé parce qu'ils craignent mes morsures. Mais il y a lutte maintenant entre le roi et Labrosse et je vous assure que la lutte sera rude. Que la France entière soit témoin de cette lutte, car le sort de la reine est entre mes mains. Si sa tête tombe, ils l'auront voulu.

Charles avait écouté ces paroles avec dégoût. Il apprenait à connaître de mieux en mieux le caractère de son père, ainsi que les mauvais instincts de celui-ci. La sincérité du jeune homme se révoltait même en face de son père et il répondit vivement :

— Vous oubliez que je puis prouver l'innocence de la reine.

Le vieux Labrosse ne s'était pas attendu à ces paroles. Il avait par trop l'habitude de compter sur la soumission de son fils et, le premier moment de frayeur passé, il s'écria d'un ton presque triomphant :

— Les loups ne se mangent pas entre eux et Charles Labrosse ne fera pas disparaître son propre nom en même temps que celui de son père.

— Et si je plaçais le devoir au-dessus de toutes les considérations de famille et si je me laissais guider par le devoir seul ? démanda le jeune homme avec fierté.

La tension était grande en ce moment entre le père et le fils, plus grande que jamais et Labrosse maudissait son impuissance vis-à-vis de son fils. Il dut faire de grands efforts pour surmonter la colère qui l'étouffait et il jeta sur son fils des regards où brillait la soif de la vengeance.

Charles était cependant décidé à agir. Il avait contracté une dette sacrée, surtout vis-à-vis de Regino, et il s'en acquitterait fût-ce au prix de sa propre vie.

— Mon père, reprit le jeune homme, s'il fallait vous sauver au prix de mon bonheur, je n'hésiterais pas un seul instant. Mais le devoir, que j'ai contracté vis-à-vis de ma conscience, m'est si cher, que je sacrifierais tout, même votre sécurité, pour m'acquitter de l'engagement que je me suis imposé. En ce moment, mon père, j'oublie les liens qui nous unissent et je vous demande formellement : me donnerez-vous l'écrit que je vous réclame ?

La voix du jeune homme demontrait tant d'insistance, tant de conviction, que Labrosse

s'effraya, malgré lui, de tant de fermeté et qu'il commença à se demander comment il échapperait au danger qui paraissait devenir inévitable.

Enfin il s'assit, saisit fièvreusement la plume se trouvant sur la table et il coucha sur le parchemin la déclaration que son fils exigeait de lui.

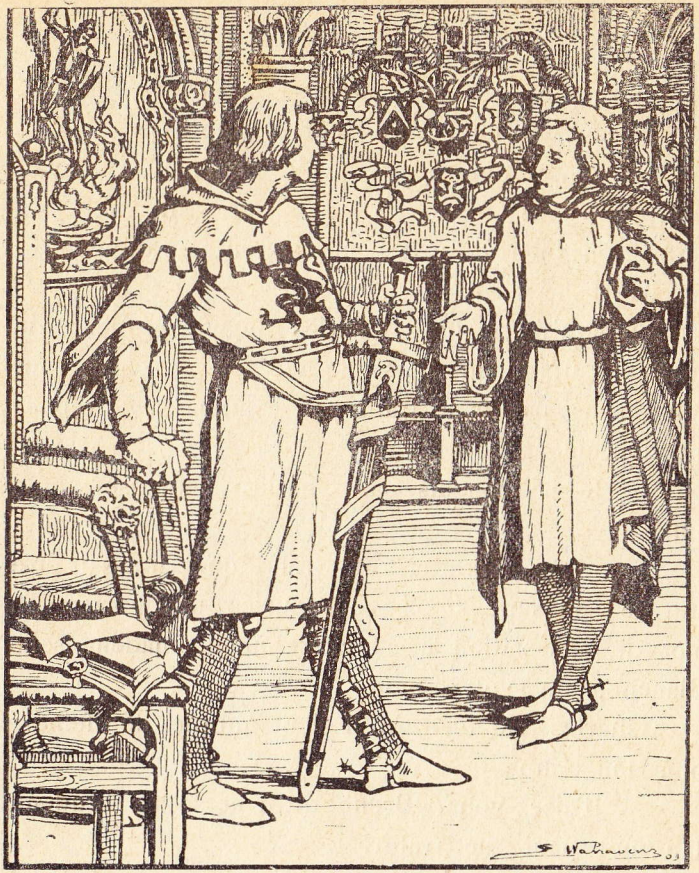
— Le sort en est donc jeté, dit-il. Toutes les avanies seront donc les miennes et mon propre sang se réjouira de ma chute. Voici... N'oubliez cependant pas que, par ce que vous venez de faire, vous n'avez plus le droit de vous considérer comme mon fils.

— Mon père, répondit péniblement le jeune homme, comme vous vous méprenez sur mes intentions !... Si vous saviez combien tous ces tristes évènements me brisent le cœur et combien j'aspire à une solution honorable !...

A ces mots Charles quitta la pièce. Arrivé dans le couloir il remarqua une ombre qui paraissait raser le mur.

Il ne tarda pas à reconnaître Breno, et il vit que le bouffon s'approchait de lui et le regardait d'un air interrogateur.

— Mon Révérend Père, dit Breno, en scan-



Hélas, oui, Altesse, répondit Charles. (page 359)

dant chacune de ces paroles, n'auriez-vous pas, par hasard, vu mon ami Charles Labrosse ?

Le jeune homme ne savait comment il devait interprêter ces mots. Etait-ce un pur effet du hasard ou bien l'esprit pénétrant du bouffon avait-il découvert la vérité ?

Quoiqu'il en fût, Charles jugea prudent de modifier autant que possible le son de sa voix afin de ne pas être trahi par celui-ci et il répondit doucement :

— Je ne connais pas Charles Labrosse, mon ami.

— Je le regrette, dit Breno qui paraissait être sûr de son fait, sinon vous auriez pu porter un mot de consolation à sa chère amie, mademoiselle Blanche, ainsi qu'à moi.

Charles vit bien qu'il était inutile de feindre plus longtemps.

— Taisez-vous, Breno, dit-il et soyez prudent. Un mot peut me trahir.

— Soyez tranquille, messire, répondit le bouffon ; si je puis vous être utile à quelque chose, vous n'avez qu'à parler.

Charles se rendit ensuite au jardin où il devait trouver Melchior Blanc. Celui-ci n'y était pas

encore et le jeune homme commençait à se livrer à ses réflexions, quand la terre gelée craqua sous la pression de pas légers.

C'était sa fidèle Blanche qui l'avait attendu et voulait lui adresser encore quelques paroles de consolation avant son départ.

Charles prit sa main fine dans la sienne et, tandis que Blanche appuyait la tête contre l'épaule du jeune homme, ils remontèrent l'allée les éloignant du palais, oubliant bientôt dans un doux tête-à-tête tous les chagrins qu'ils avaient eus, toutes les misères qu'ils avaient traversées dans les derniers temps.

Deux jeunes cœurs qui s'aiment trouvent le bonheur à leur côté et il leur semblait que le bonheur était enfin arrivé pour eux aussi.

La réalité ne tarda cependant pas à revenir avec tout son cortège de soucis et Charles eut besoin de tout son courage et de toute sa force de persuasion pour chasser les idées noires qui envahissaient l'esprit de Blanche.

— Et la reine, demanda Charles, comment supporte-t-elle son sort ?

— En vraie héroïne, répondit Blanche. Tous les jours je me rends auprès d'elle avec les enfants

et tous les jours je ne puis empêcher mes larmes de couler. Comme toute bonne mère, elle tient évidemment beaucoup à ses enfants. Elle serre alors les petits sur le cœur et leur sourit avec un regard pur et innocent et à la vue d'un tel spectacle de plus forts que moi ne pourraient retenir leurs larmes et ne sauraient croire un instant à la culpabilité de la reine.

— Et le roi ? demanda Charles.

— A plusieurs reprises il a renouvelé auprès de la reine sa demande de la replacer sur le trône, mais, voyant que tous ses efforts étaient vains, il s'est finalement soumis à la volonté de la souveraine qui prétend ne pas reprendre sa place sur le trône de France avant d'avoir comparu devant la cour de justice.

— Mais si, contre toute attente, la reine n'était pas déclarée innocente par la cour de justice, ce dont Dieu nous préserve ?... objecta le jeune homme.

— Mais ce que vous dites là est impossible, Charles, dit Blanche.

— Et cependant si la chose arrivait ?

— Alors elle s'en remettra au jugement de

Dieu, dit-elle, car son innocence ne peut manquer d'éclater.

A cette époque les gens avaient en effet une confiance aveugle dans le triomphe de la vérité et de l'innocence. Des chevaliers risquaient la vie pour ceux qu'ils savaient être innocents et qui avaient été condamnés quand même. Ils provoquaient alors la partie adverse afin de laisser à la Providence le soin de décider qui avait raison et souvent ces chevaliers payaient leur générosité de la vie.

La reine aussi acceptait son sort, car pour elle il était certain que l'accusation terrible qui pesait sur elle serait trouvée sans fondement et c'était précisément cette idée qui lui donnait la force et le courage de supporter son sort avec tant de résignation.

— O Blanche, murmura Charles, quels beaux jours ne verrons-nous pas dès que les sombres nuages qui planent au-dessus du Louvre se seront dissipés. Alors je pourrai vous appeler ma douce fiancée, vous que j'aime plus que la lumière, que la liberté, que la vie...

— Et votre père ? demanda la jeune fille.

— Mon père devra comprendre, Blanche, que

sans vous le bonheur est impossible pour moi, répondit Charles, et j'espère que Sa Majesté voudra bien intervenir en notre faveur.

L'entretien fut interrompu par l'arrivée de Melchior Blanc qui était porteur d'un paquet de vêtements.

Les deux jeunes gens échangèrent un baiser d'adieu et Blanche se dirigea vers le cachot de la reine qui s'inquiètait déjà de l'arrivée tardive de son amie.

— Vous paraissez si troublée ? Blanche, dit la reine. Est-il arrivé quelque chose ?

— Nullement, madame, répondit la jeune fille qui s'efforçait à retrouver le calme.

La reine regarda Blanche avec des yeux remplis de la plus grande affection et, allant à elle et lui prenant la main, elle lui dit :

— Combien de fois, Blanche, devrai-je vous demander encore que vous me rendiez, quand nous causons si familièrement ensemble, le doux nom que vous me donniez autrefois ? Le mot « madame » est bien solennel dans la bouche d'une amie... Nommez-moi Marie et ce nom ne peut évoquer chez moi que des souvenirs agréables.

La reine était trop intelligente pour ne pas

voir que Blanche lui cachait la vérité en disant qu'il ne lui était rien arrivé, mais elle respectait trop la réserve de son amie que pour vouloir insister.

Mais Blanche était trop franche pour cacher longtemps à son amie une chose qui, en définitive, ne devait pas constituer de secret pour celle-ci et elle lui raconta donc la visite de Charles Labrosse.

— Ah, ma chère amie, s'écria-t-elle, que d'infortunes n'avez-vous pas déjà rencontrées et même ceux qui, comme Charles, veulent vous servir loyalement, ne sont pas à l'abri des adversités. Permettez-moi donc de vous adresser une humble et pressante prière : Supposons qu'un accident arrive en route à Charles, ce dont Dieu le préserve, ou que le duc Jean ne se trouve pas à Bruxelles pour le moment et que Charles ne puisse donc le rencontrer ; vous vous trouveriez donc à la merci d'une cour de justice qui pourrait avoir des raisons pour désirer votre chute.

Marie parut être frappée des paroles de Blanche, mais elle ne tarda pas à retrouver son énergie ordinaire et répondit :

— S'il peut exister une cour de justice dont les membres soient assez mauvais pour ne pas juger

suivant leur conscience, mais suivant leurs sentiments envers l'accusé, tant pis. La justice triomphera cependant, car la France compte encore des chevaliers qui s'intéresseront à mon sort.

— Permettez-moi, Madame, d'ajouter un mot à ceux de mademoiselle Blanche, dit une voix claire mais un peu traînante.

Les deux femmes levèrent la tête et aperçurent le roi, qui ne s'était pas laissé voir depuis plusieurs jours. Marie conservait toujours en face de lui une attitude froide mais respectueuse. Cette fois elle se leva tandis que Blanche fit mine de vouloir se retirer.

Le roi fit cependant à la jeune fille un signe que celle-ci considérait comme un ordre de rester, puis il s'adressa à Marie en ces termes :

— Ce n'est pas une décision subite qui me fait parler, mais bien le résultat de longues réflexions. Je dois déduire de vos paroles, Marie, que mademoiselle Blanche a insisté pour que vous acceptiez mes propositions, parce qu'elle suppose que la sentence de la cour de justice pourrait nous réserver une surprise...

Blanche eut un hochement de tête, confirmant ainsi les paroles du roi qui poursuivit :

— Jamais faiblesse n'a été plus sévèrement punie que la mienne. Mon indulgence, mes bontés pour le misérable qui attend maintenant le châtiment, m'ont amené à prendre une décision qui restera une tache ineffaçable pour mon règne. Celle que j'ai priée, suppliée, de se laisser réhabiliter par moi, réclame maintenant cette faveur du peuple même. Et moi, le roi, je dois entendre et voir passivement, qu'on intrigue bassement contre la maison de France et surtout contre la reine.

Philippe se tut un instant pour voir l'impression que ses paroles produisaient sur les deux femmes, puis il continua :

— J'ai donc, moi, roi de France, déposé le pouvoir entre les mains d'une cour de justice qui jugera mon épouse, la mère de mes enfants. Cette situation terrible m'avilit et froisse mon amour-propre, au point que j'ai honte de moi-même. Je viens donc vous supplier encore une fois, Marie, de céder à ma prière, afin d'arracher vous-même et moi à la perte.

— Sire, répondit Marie avec bonté, si j'avais l'intention de reprendre ainsi ma place sur le trône, rien n'aurait été aussi facile que de céder dès le début à votre prière. Ma décision n'est pas

encore ébranlée cependant la cour de justice décidera.

Entretemps Melchior Blanc avait ouvert devant Charles Labrosse, dans le jardin, le paquet qu'il avait apporté et avait remis au jeune homme les vêtements qu'il avait trouvés dans l'appartement de celui-ci.

— Ce n'est pas fort beau ce que je vous apporte, dit Melchior, mais il se peut que vous pourrez vous en servir, sinon je monte à cheval et je vole à Vincennes pour tâcher d'y trouver quelque chose de meilleur.

Charles était déjà très satisfait de trouver d'autres vêtements, car maintenant la question principale pour lui était de ne pas perdre de temps.

— Je ne puis cependant endosser ces vêtements ici, dit le jeune homme.

— Venez avec moi au corps de garde, messire, répondit le sergent. Je ferai sortir mes hommes pendant quelques instants et vous pourrez ainsi vous habiller sans être dérangé.

Le jeune homme suivit ce conseil et quand il eut endossé un autre costume par dessus lequel il mit la bure, on parla du voyage à la cour du duc Jean.

Melchior ne voulait pas rester à Paris, mais il voulait à tout prix, accompagner Charles qui avait beau lui faire comprendre qu'il pouvait bien faire le voyage seul. Melchior lui donnait toujours et invariablement la même réponse :

— Je veux être changé en éléphant si je vous laisse partir seul ; vous avez appris maintenant, messire Charles, ce qu'il en coûte de se risquer seul sur les grands chemins. Croyez-moi, c'est trop dangereux.

Charles vit bien que le sergent avait enfourché un dada et il résolut donc de lui faire comprendre qu'il devait rester à Paris.

— Entendons-nous bien, Melchior, dit-il. Jusqu'ici vous étiez en quelque sorte le protecteur de la reine et de mademoiselle Blanche. Que deviendront-elles si vous ne veillez plus sur elles ? Si vous ne restez pas ici, je me demande si je puis bien partir. Croyez-moi, mon bon Melchior, il faut que vous restiez au Louvre dans l'intérêt de notre cause.

Melchior se gratta la tête mais ne parvint pas à trouver une solution au dilemme devant lequel il se trouvait. Il finit donc par croire qu'il était réellement indispensable et après que Charles eut

— Et maintenant, adieu, dit Charles ; je pars avec le doux espoir de réussir. Vous, Melchior, vous êtes l'homme en qui j'y mis maintenant toute ma confiance et sur qui reposent toutes mes espérances. Un mot encore : Promettez-moi de ne parler à personne de mon départ, ni de ma capture par les brigands. J'ai des raisons pour vous recommander le silence.

— Messire Charles, répondit Melchior tandis qu'une flamme passait dans ses yeux, je veux être changé en éléphant... mais non, ceci est trop bête... je vous jure que je ne soufflerai mot de ce qui s'est passé entre nous. Partez en paix et en pleine confiance et, surtout, apportez de bonnes nouvelles.

Charles était maintenant tranquillisé, car il avait craint que si, pendant son absence, son incarcération à La Roche venait à être connue, son père n'eût à en répondre.

Il tira de dessous son pourpoint le parchemin qu'il avait exigé de son père en faveur de Regino et de Basile et, montrant l'écrit au sergent, il lui dit :

— Et maintenant vous allez me promettre encore quelque chose, Melchior.

— Quoi donc, messire ?

— Je vous demande beaucoup, n'est-il pas vrai, mon fidèle Melchior ?... mais plus tard...

— Ne parlons pas de cela, messire, je vous en prie. Le plus beau jour de ma vie serait celui où je pourrais dire : la reine est libre et j'y ai contribué pour une part...

— Brave cœur, murmura Charles.

— Et qu'exigez-vous de moi, messire ?

— Voici, Melchior : Demain matin, à la première heure, vous tâcherez d'obtenir un congé d'Henri de Valois. Vous lui direz ce que vous jugerez le plus convenable : que vous avez été appelé auprès de votre mère, que votre oncle est malade... que sais-je. Le principal c'est que vous obteniez le congé.

— Et puis ? fit Melchior.

— Puis, vous vous rendrez, avec toute la célérité possible, à La Roche...

— A La Roche ? demanda le sergent avec effroi, à La Roche ?

— Avez-vous peur ? demanda Charles en souriant, vous le plus fort, le plus intrépide des sergents ?

— Peur, moi ? jamais ! s'écria Melchior. Si l'on m'ordonnait de pénétrer, pour le salut de la

reine, dans un antre habité par des tigres et autres animaux féroces, je le ferais sans hésiter.

— Vous irez donc à La Roche, poursuivit Charles ; vous y remettrez cet écrit au châtelain et puis vous tournerez immédiatement bride sans échanger avec qui que ce soit une parole inutile. Me le promettez-vous ?

— Voici ma main, dit Melchior.

Et Charles Labrosse serra la main du brav soldat avec tant de plaisir que s'il eût serré cell d'un gentilhomme.

Alors les deux hommes se séparèrent et Melchior entendit bientôt mourir au loin le galop du cheval qui emportait Charles Labrosse.

Le sergent devint triste.

Si tout pouvait s'arranger maintenant comm il le souhaitait !

Devant lui il voyait la ville comme une ombre grise enveloppée d'un manteau d'air glacial et il se disposait à rentrer à Paris espérant ne pas rencontrer la moindre difficulté.

Mais il avait compté sans son hôte.

La bure, qu'il avait endossée, faisait ressortir encore davantage son ventre proéminent et il avait beau abaisser le capuchon sur sa grosse tête, il ne

parvenait pas à cacher complètement ses joues rouges.

D'un pas majestueux il se dirigea vers la ville. Au moment où il arrivait devant la porte, on fermait celle-ci, mais il eut encore le temps de passer entre les deux battants.

Une voix lui cria du corps de garde :

— L'heure avait sonné... Qui êtes-vous ?

Melchior Blanc feignit ne pas avoir entendu et poursuivit son chemin, mais il avait à peine fait quelques pas, que la voix s'éleva de nouveau :

— Halt !

— Ça y est, se dit Melchior.

— Il y a quelque chose ici qui n'est pas claire, dit le chef de la garde. Tantôt nous avons vu un moine maigre quitter la ville et maintenant c'est un gros religieux qui rentre.

— Mon cher fils, répondit Melchior en essayant de rendre encore de son mieux l'accent auvergnat qu'il avait déjà perdu quelque peu par le séjour à Paris, mon cher fils, voudriez-vous me dire depuis quand il n'y a plus que deux sortes de moines au monde, des maigres et des gros ?

Les gardes qui s'étaient approchés, trouvaient la réponse de Melchior fort plaisante.

Il voulut se remettre en marche, mais le chef lui barra le passage et alors Melchior, faisant de nécessité vertu, rejeta son capuchon et dit en riant :

— Voyez, mes enfants, l'humble violette a beau se cacher, elle finit toujours par être découverte. C'est mon ami Breno qui m'a appris ce proverbe et je le trouve diablement juste. Je suis comme l'humble violette ; j'aurais beau me cacher à dix pieds sous terre, on finirait par me reconnaître.

— Tout cela est bel et bien, répondit le chef, mais vous allez me dire comment il se fait que...

— Mais grand nigaud, dit Melchior, vous ne comprenez donc pas ?... Je suis sorti de la ville, pas vrai ? J'étais alors sergent, car j'en portais l'uniforme.

— Parfaitement, murmura le chef.

— Ah, je vois que vous commencez à comprendre. Donc je suis sorti comme sergent, mais, arrivé hors de la ville, j'ai endossé ce froc et c'est ainsi que je reviens comme religieux, ce qui prouve une fois de plus que l'habit ne fait pas le moine, comme dirait mon ami Breno.

Le chef de la garde eut de la peine à réprimer un sourire, mais, imbu de sa dignité, il voulut insister.

— Mais cet autre moine ? demanda-t-il.

— Mais vous auriez dû l'interroger.

— Et le cheval ?

— Il ne sera pas aisé de le faire parler, dit Melchior en riant.

Il avait gagné sa cause. Le chef de la garde vit que les rieurs étaient du côté du sergent et, craignant que son autorité en souffrirait s'il se laissait railler plus longtemps, il dit :

— C'est bien, sergent. Vous pouvez passer.

Très satisfait d'avoir échappé au danger, Melchior prit la direction du Louvre où un des soldats l'accueillit par les mots :

— Sergent, il y a quelqu'un qui demande à vous parler.

— Qui est-ce ? demanda Melchior.

— C'est une femme, répondit le soldat. Je crois que c'est Marguerite, la loucharde, la fille du chanteur Alexandre.

— Louche-t-elle ?

— Je crois qu'oui, sergent.

— Comment, vous croyez... Recevoir une femme et ne pas savoir si elle louche... c'est trop fort !

C'était en effet Marguerite qui venait encore une fois implorer la grâce de son père. Elle était si pauvre, si malheureuse et son père devait bien avoir expié suffisamment sa faute, disait-elle.

Puis elle fondit en larmes.

— Je crois que vous achetez vos larmes en gros, dit Melchior qui, sous une feinte indifférence, cherchait à cacher la pitié qu'il ressentait réellement pour la jeune fille.

— Ah, monsieur le sergent, poursuivit-elle, voyant que Melchior commençait à se laisser attendrir, ah, monsieur le sergent, soyez bon et faites quelque chose pour moi...

Melchior ne put résister plus longtemps. Il se rendit auprès d'Henri de Valois qu'il parvint à amener à relâcher le chanteur.

Le vieil Alexandre ne paraissait nullement être reconnaissant à Melchior du service que celui-ci venait de lui rendre, car il jeta au sergent un regard chargé de haine et, tout en suivant sa fille, il tourna encore une fois la tête d'un air menaçant et il s'arrêta même un instant pour regarder Melchior d'un air furibond.

— En voilà un chien ! s'écria Melchior... Il a

envie, je crois, de mordre la main qui le nourrit. A-t-on jamais vu chose pareille !...

Il aurait peut-être continué à disserter sur l'ingratitude et autres vices de la race humaine, quand il vit son ami Breno venant dans sa direction.

— Bonjour, chauve-souris, dit Melchior en tendant la main et en serrant celle du bouffon avec tant d'effusion que celui-ci poussa un cri de douleur.

— Chauve-souris... chauve-souris, dit Breno, voilà du nouveau. Où avez-vous cueilli cette expression, Melchior ?

— Mais il me semble parfois que vous ressemblez à cette bête singulière, qui monte, qui descend...

— Mais, interrompit le bouffon, racontez moi donc ce qui se passe avec Charles Labrosse.

Melchior fit la moue.

— N'avez-vous pas compris ? reprit Breno ; je vous demande ce que messire Charles Labrosse est devenu maintenant.

— Messire Charles Labrosse ?... fit Melchior comme s'il n'avait pas entendu prononcer ce nom

depuis des années. Comment venez-vous à parler de Charles Labrosse ?

— Mais qu'avez-vous donc ? demanda Breno en voyant l'attitude singulière du sergent.

— Je devrais plutôt demander ce que *vous* avez, dit Melchior ; vous venez me parler de messire Charles et moi-même j'ai soif de ses nouvelles comme d'un bon verre de vin

— Un de nous deux est ivre ! s'écria Breno.

Melchior haussa les épaules.

— Ecoutez un peu, dit Breno, nous ne devons pas nous duper l'un l'autre. Je vous ai vu causer avec Charles dans le jardin. Est-ce vrai, oui ou non ? Dites... mais il ne faut pas mentir.

— Si vous le savez, répondit Melchior, c'est bien, mais gardez la chose pour vous.

— Et que venait-il faire ?

— Il fait froid ce soir...

— Ne plaisantons pas, dit Breno. Je vous demande ce qu'il venait faire ?

— C'est un secret.

— Et ne puis-je le connaître ?

— Mais alors ce ne serait plus un secret.

Cette réponse paraissait rendre Breno de mauvaise humeur. Il n'avait du reste jamais mérité tant de réserve et il s'en montra froissé.

— Melchior, dit le bouffon, vous ne vous êtes jamais conduit ainsi à mon égard.

— Vous avez raison, mon petit Breno, répondit Melchior, je n'ai jamais été ainsi. Mais il faut que je me taise et je me tairai, quand même vous vous placiez sur la tête.

La manière d'agir de Melchior était évidemment mesquine, mais il était si fier de s'être vu confier un secret et de prouver qu'il savait garder celui-ci, que de la façon dont il le faisait il mécontentait son meilleur ami.

Il sentit un certain remords dans le cœur quand le bouffon le quitta sans lui dire un mot.

Un lien d'amitié des plus solides s'était en effet noué entre ces deux hommes et ils s'étaient imaginés que ce lien ne pourrait jamais être rompu.

Il venait cependant de l'être.

Melchior voyait s'éloigner à pas lents le compagnon si gai, si spirituel et il aurait voulu le rappeler. Si Breno se donnait au moins la peine de se retourner...

Mais non. Il continuait à s'éloigner d'un pas

traînant, songeant sans doute à ce qui venait de se passer.

Et ce soir là Melchior Blanc s'en alla coucher avec la sensation d'avoir perdu quelque chose. Il lui semblait que le vide règnait autour de lui, que quelque chose lui serrait le cœur.

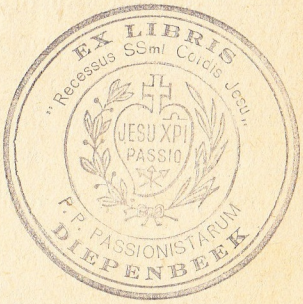
— S'il s'était retourné au moins une seule fois... murmura t-il quand le sommeil vient enfin clore ses paupières.

Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE † † † † †
† † † E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	I	La Princesse Marie	Page	1
»	II	Desseins scélérats	»	28
»	III	L'empoisonnement	»	71
»	IV	Un nouvel hôte au Louvre	»	141
»	V	Un témoin encombrant	»	177
»	VI	Une étoile qui pâlit	»	191
»	VII	Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	»	220
»	VIII	Nuages sombres	»	245
»	IX	Tu récolteras ce que tu auras semé	»	262
»	X	Surprise !	»	306
»	XI	Charles Labrosse à Bruxelles	»	345
»	XII	La vengeance d'Alexandre	»	364
»	XIII	Innocence et désir de vengeance	»	384
»	XIV	Le jugement de Dieu	»	441
»	XV	Le châtiment	»	470